

UNE LETTRE DE JACQUES COPEAU SUR ANDRÉ GIDE

Il y aura, le 20 octobre prochain, vingt-cinq ans que mourait Jacques Copeau, septuagénaire. 1974 devrait voir commencer, sous l'impulsion de sa fille notre amie Marie-Hélène Dasté et de l'Association des Amis de Jacques Copeau (v. BAAG n° 14, p. 21), la publication tant attendue des *Registres*, sept volumes qui seront la somme d'une existence extraordinairement pleine. Après la Correspondance Gide-Martin du Gard paraîtra, toujours grâce à Claude Sicard, l'importante Correspondance Copeau-Gide. Et la publication (dernière partie des *Registres*) du *Journal* de Copeau sera à coup sûr un grand événement littéraire, touchant particulièrement les "Gidiens", dont quelques-uns ont déjà pu, l'été dernier à Cerisy-la-Salle, en entendre lire de larges fragments par Marie-Hélène Dasté - qui lut aussi certaine lettre adressée par Copeau en 1946 à un ami de jeunesse et où il évoquait en termes émouvants ses relations avec Gide. Nous sommes heureux d'en pouvoir offrir le texte à nos lecteurs, et tenons à exprimer nos remerciements à nos amis M.-H. Dasté et Cl. Sicard - grâce auxquels nous présentons aussi plus loin, dans le "dossier de presse" de *L'Immoraliste*, une prose peu connue de Copeau.

Permand, 1.4.46.

Mon cher Ami,

Il est en effet bien surprenant et même bien irritant pour vous que je n'aie fait jusqu'à présent aucune réponse à vos deux lettres, celle du 22 Octobre 45, celle du 12 Mars 46. Cette lenteur n'est pas dans mes habitudes. Il faut que je m'explique. L'explication repose sur une double raison. La première est qu'en effet tout ce qui touche à A. Gide m'émeut profondément comme touchant à mon âme secrète, à des choses que j'ai oubliées et que je ne puis me rappeler qu'au prix d'un effort qui ne va pas sans quelque douleur, ou bien au contraire à des choses qui sont si vivantes, qui me restent si présentes que je crois les toucher, les sentir et cela aussi me fait souffrir. Il faudra bien pourtant que j'aie le courage d'affronter ces souvenirs, d'autant plus que j'ai là-dessus des choses à dire qui, je crois, n'ont pas été dites. Mais je suis lâche et paresseux, il faut l'avouer. Et, depuis un certain temps, depuis assez longtemps est venue se greffer là-dessus certaine défiance de moi-même, de ma mémoire, de toutes mes facultés. Cela ne s'est pas manifesté pendant la guerre, mais tout de suite après. Un jour j'étais avec Roger Martin du Gard, à Évian, et tout à coup, sans qu'aucun malaise ne [sic] l'eût annoncé, je me suis trouvé mal. J'ai consulté à Lyon et à Paris des spécialistes. Ils m'ont affirmé que je n'avais aucune lésion et ne devais pas m'inquiéter. N'empêche que je me sens diminué, et que depuis deux ans ces pertes de connaissance reviennent périodiquement. Je viens d'en avoir encore une, à Paris, ces jours derniers.

Alors, voilà, vous comprenez que je ne me

sente pas beaucoup d'inclination à entrer dans des sujets qui m'émeuvent. Je crois que ce que vous dites est exact. Je suis heureux surtout que vous admiriez tant A. Gide et que, même, vous soyez disposé à l'aimer. Souffrez que je n'ajoute pas, pour le moment, le moindre trait à sa physionomie. Il a eu dans ma vie une telle importance, je lui dois tant, je l'aime tant. Même à l'heure actuelle, après une si longue séparation, malgré tout ce que je pourrais lui reprocher, je crois qu'il est de tous mes amis celui que j'aime le mieux, pour qui j'ai le plus d'attachement...

Mon bon Charlier, ne reviendrez-vous jamais vous fixer dans nos parages, Ile-de-France ou Normandie ? C'est parler de tout cela qu'il faudrait. L'effort d'écrire me fatigue trop. Quel âge avez-vous ? Combien y a-t-il d'années que nous nous connaissons ? Je me rappelle votre maison, le déjeuner que nous y fîmes...

Au revoir. Je vous serre affectueusement la main.

Jacques Copeau.

(Sur le premier malaise dont Copeau fut victime à Évian le 5 août 1941, v. la *Correspondance Copeau-Martin du Gard*, éd. Claude Sicard, Gallimard, 1972, t. II, pp. 632-4 et 878-84.)